

Pendant le jass

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220900>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

toisait par dessus ses lorgnons et s'était particulièrement arrêté à sa tête qui était ornée d'une splendide chevelure rouge, un vrai feu d'artifice !

Cette inspection terminée, il introduisit le petit miroir dans le canon du fusil pour vérifier si tout était conforme, puis dit à Lecoitron, avec un accent vaudois très prononcé et en roulant les r. r. r. :

« Votre fusil est comme vous, il a le poil tout rouge ! Vous me ferez vingt-quatre heures pour vous apprendre à mieux soigner le matériel qui vous est confié par la Confédération ! »

Notre carabinier essaya bien de se défendre comme il put, mais sur un « Rompez, bougre... » qui ne permettait pas de réponse, il rentra dans le rang.

Le suivant, qui était un bon type, s'appela Paillard-Périraz, et était caporal-trompette. Le major, en le voyant, fronça les sourcils et lui dit :

« Comment vous appelez-vous, vous ? »
 « Paillard-Périraz Abram, mon major ! »
 « Ah, vous êtes un Paillard-Périraz ? »
 « Oui, mon major ! »
 « Connaissez-vous les Saintes écritures ? »
 « Rien tant, mon major ! »
 « Eh bien, sachez, trompette Paillard-Périraz, qu'il y est dit que la maison du paillard périra ! »
 « Oh, pour ce qui est de ça, je m'en f... , je ne suis pas propriétaire ! » M. Chamot.

L'Echo. — M. Dupont-Durand possède une jolie campagne près de Bossey, adossée aux rochers du Salève. Un jour qu'il ovoit quelques amis à dîner, il leur vantait l'écho qu'on entend de son jardin ; l'un des convives, M. Bonnet, dont la villa ne le cède en rien à celle de son ami, lui dit :

— L'écho qu'on entend chez vous est sans doute remarquable, mais venez chez moi et vous entendrez bien autre chose !

Et rendez-vous fut pris pour y dîner le dimanche suivant.

Dès le lendemain, M. Bonnet instruisit son jardinier de la farce qu'il se proposait de jouer à ses amis. Le dimanche arrive, et un peu avant l'heure du dîner, il fit cacher son « écho » dans une guérite perdue au milieu du bosquet. Pendant le vermouth, l'écho répondait avec précision et fidélité merveilleuses. Au dessert, on recommença les expériences qui étonnaient de plus en plus les invités de l'amphitryon. Après plusieurs demandes, l'un d'eux cria :

— As-tu soif ?
 L'écho répond :
 — Je crois bien que j'ai soif depuis le temps que je crève.

Pendant le jass. — Je te laisse, j'ai un rendez-vous à trois heures.

— Mais, mon cher, il en est quatre.
 — Quatre ? alors j'ai une excuse ! nous pouvons continuer !

LE FEUILLETON



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE. (Suite).

Le lit est bon, le linge fleure la lessive. Une table de noyer, un lavabo, trois chaises, un divan « trousse » indienne, une glace, une grande armoire à deux portes en beau noyer ciré. Vieux meubles solides et bien entretenus. C'est tout. Et, de ce tout, s'exhale un parfum de santé, de résine, de foin, de fleurs, un parfum de vie alpestre, très doux, très doux.

Il y a sur une des parois, une « Vue de Château-d'Oex », vieille lithographie enluminée, à la main, de teintes un peu crues ; et, comme pendant, une « Vue du Château d'Aigle », du même artiste et de même procédé. Les cadres, en bois uni, sont peu esthétiques. Les lithographies sont piquées. Pauline qui a des goûts artistiques très fins, ne daigne regarder pareilles images. Il y a aussi quelques photographies de parents et d'amis : des Dupertuis, des Burnier, des Amiguet, des Monod, etc. C'est familial. Peut-être cet air de famille ne plaît-il pas énormément à cette voyageuse si accoutumée à l'impersonnalité des cham-

bres d'hôtel ? C'est un peu sans gêne, et elle n'aime pas beaucoup le sans-gêne. C'est un peu bourgeois, et elle n'aime pas beaucoup le bourgeois. C'est un peu vieillot et elle n'aime que les antiquités de style. Mais basta ! elle en prend son parti. A la guerre comme à la guerre ; A la montagne, comme à la montagne. Et puis, une pensée la rassure :

— Quand j'en aurai assez, nous partirons.
 C'est la suprême ressource. Le moyen qui aplanit et supprime. Pauvre maman Gerbier !

L'installation dans un hôtel n'est pas gênante. La banalité même du milieu la rend aisée. On est toujours chez soi quand on est chez personne. Pas n'est besoin de se montrer aimable ou de se mettre en frais de causerie. Chacun a le droit de s'isoler à tant par jour. La domesticité est mécanique. Ces hommes en habit noir et ces filles en bonnet blanc regardent le touriste comme un accessoire désagréable ajouté, pendant la saison, au mobilier des appartements, et qui leur donne plus de tracas que de plaisir. Si ce n'était le pourboire entrevu, ils voueraient le voyageur aux dieux infernaux. Ils le font, d'ailleurs, malgré le pourboire. Ainsi pas de rapports entre lui et ces gens, pas de rapports — sauf officiels — entre lui et les maîtres, pas de rapports — sauf volontaires entre lui et ses voisins, pensionnaires aussi. Des rencontres éphémères, des saluts corrects, des attitudes distantes.

Il n'en pouvait être de même aux Sapinières. Les dames Gerbier avaient été averties, à Paris déjà, par leur médecin. Elles savaient que Marc-Antoine n'était pas un « marchand de soupe », mais un propriétaire cossu qui accueillait occasionnellement deux dames, et sans calcul de gain. Il y avait donc entre les habitants quelconques d'un Palace et ceux des Sapinières une différence énorme qui n'échappait pas à Pauline, trop femme du monde pour ne la point sentir. L'attitude de Mme Dupertuis, souhaitant la bienvenue à ses hôtes, dans sa simplicité un peu patriarcale avait, d'ailleurs, très clairement indiqué les positions de chacun.

Et Pauline résolut de faire plus ample connaissance avec tout et de régler, sur ce début sa manière d'agir. En attendant, la matinée s'écoula à établir avec Lina, qui repartait le lendemain pour Paris une longue liste d'objets à expédier, dont mademoiselle avait cru pouvoir se passer et que mademoiselle considérait, maintenant, comme indispensables.

Madame Gerbier, sur la galerie rustique, crochetaait. Fille d'un notaire de Nevers, épousée pour sa grosse fortune, qui permit à son mari d'acheter une demi charge d'agent de change, elle était toujours restée la femme timide, effacée, des premières années de son mariage. Le monde l'effarouchait. Elle eût fait une excellente notairesse dans sa ville natale. Elle y eût été heureuse. Mais la vie, qui nous mène et nous promène, sans nous consulter, en avait décidé autrement. Elle transplantait Mme Gerbier, mais ne parvint pas à en faire une Parisienne. Sa fille, parfois, avec une désinvolture irrespectueuse, s'écriait :

— Oh ! maman, que tu es donc province !

Et Mme Gerbier ne s'en offusquait pas. Qui sait, même, si cette observation ne lui était point agréable ? De ses jeunes années, elle avait conservé l'habitude des travaux à l'aiguille et au crochet. Les ventes de charité profitaient de cette inoffensive manie. Et, comme Mme Gerbier était très habile et travaillait même en voyage, même à l'hôtel, dans sa chambre, dans le hall, dans le parc, au tennis, partout, elle était pour les institutions philanthropiques et les bazars mondains, une « collaboratrice distinguée ». Aussitôt débarquée aux Sapinières, elle avait préparé son petit bagage de bonne ouvrière. Et maintenant, confortablement assise sur un fauteuil, elle tricote en laine rose, une mignonne brassière.

— Maman, tout est prêt, Lina partira demain matin, sera à Paris après-demain, expédiera le tout samedi, par grande vitesse et nous recevrons lundi.

— Très bien. Tu n'as rien oublié ?

— Je ne crois pas.

— On a besoin de tant de choses, quand on séjourne...

Phrase malheureuse, qui fait dresser la tête à Pauline.

— Oh ! maman, nous ne resterons pas ici une année...

Madame Gerbier se tait, ne désirant point faire lever un lièvre, qu'une parole imprudente a écarté, et dont la chasse pourrait être peu profitable à son propre désir de tranquillité.

Pauline, d'ailleurs, n'insiste pas. Elle s'est accoudée sur la balustrade et regarde le paysage.

Sur la droite, l'horizon est caché par la forêt, mais, à gauche, le pâturage s'étend au loin et descend doucement vers la plaine, formant un premier

plan d'une agréable uniformité. Le ciel est un peu nuageux, et, par une déchirure des nuages, un rayon de soleil tombe sur les prés : l'herbe, tout à l'heure, d'un vert un peu dur, métallique, se rallume de reflets d'émeraude. Comme fond, la ligne grandiose des Alpes valaisannes. Pauline n'est pas surprise par ce tableau. La proximité relative des montagnes ne l'impressionne plus. Elle a fait connaissance, depuis longtemps, avec ce voisinage, soit dans l'Oberland, soit en Gruyère, soit sur les bords du Léman, soit dans le Tyrol. Il n'y a de nouveau, pour elle, dans cette villégiature, que la vie dont elle va vivre, dans l'intimité d'une nature et d'un monde qu'elle ne connaît que par les magazines et les guides. Le reste importe peu.

(A suivre).

G. Héritier.

ROYAL BIOGRAPH. — Vu les nombreuses demandes qui sont parvenues, demandant un spectacle avec Harold Lloyd, la Direction de l'établissement de la place Centrale, présente cette semaine cet étourdissant artiste et fantaisiste dans sa meilleure création à ce jour : « La peur des femmes » (Girl Shy) qui, lors de sa présentation au Théâtre Lumen, remporta un véritable triomphe.

THEATRE LUMEN. — En même temps que Paris, la Direction du Théâtre Lumen présente cette semaine un nouveau chef-d'œuvre de l'art cinématographique français : « La Femme Nue », merveilleux film dramatique et artistique d'après la célèbre pièce de Henri Bataille, réalisée et mise à la scène par Léonce Perret, interprétée par Ivan Petrovitch, Louise Lagrange, Nita Naldi, Maurice de Canonge, André Nox.

Pour la rédaction : J. MONNET
 J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon !

Un Gordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

Exigez partout

„Un Berger“

Apéritif anisé

Concessionnaires et fabricants pour la Suisse :
 BLATTER & DUBOIS, Lausanne

HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRE

Atelier spécial de Réparations de
 Montres, Pendules et Réveils en tous genres

Elie MEYLAN

Horloger diplômé, Pendulier spécialiste
 Solitude 7 LAUSANNE Solitude 7

Voulez-vous de bonnes GRAINES potagères, fourragères ou de fleurs ?

Adressez-vous à la maison

Michel GLOOR, Grainier

Av. de Beaulieu 5, vers place la Chauderon, Lausanne



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Specialiste
 Rue de Bourg, 28, Lausanne Tél. 45.49
 Se rend dans toutes les localités du canton.

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
 un Cinzano c'est bien plus sûr.
 P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.